

**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR
TOUTES SPÉCIALITÉS**

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Session 2015

Durée : 4 heures

Aucun matériel autorisé

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 8 pages, numérotées de 1 à 8.

Cette part de rêve que chacun porte en soi

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/40 Points)

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : discours de Xavier DOLAN, à l'occasion de la remise du Prix du jury pour son film *Mommy*. Cannes, 24 mai 2014.

Document 2 : Tristan GARCIA, *Faber, le Destructeur*, Éditions Gallimard, 2013.

Document 3 : Pascale KRÉMER, « Frustrée, la jeunesse française rêve d'en découdre », *Le Monde*, n° 21495, 26 février 2014.

Document 4 : Dominique SIMONNET, « Des étoiles qui touchent le ciel », *Muze*, n° 38, octobre 2007.

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/20 Points) :

Selon vous, chacun peut-il aujourd'hui encore nourrir sa part de rêve ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1

Le discours suivant a été prononcé lors de la remise des prix du dernier festival de Cannes. Xavier DOLAN, jeune cinéaste, y présentait son film, *Mommy*, qui lui a valu le Prix du jury. Il s'adresse ici directement à la présidente du jury, Jane CAMPION, réalisatrice néo-zélandaise et Palme d'or 1993 pour son film *La Leçon de piano*.

Je veux profiter de cette tribune pour m'adresser à ma génération et à Jane Campion. En anglais. Le français c'est ma langue première, la plus belle langue au monde pour moi, c'est vrai. Mais je veux que tout le monde m'entende.

5 D'aussi loin que je me souviens, *La Leçon de piano* est le premier film que j'ai pu voir. Quand j'ai demandé à ma belle-mère « Quel film puis-je voir ? », elle m'a dit *La Leçon de piano*. C'est un film qui a défini ma vie, ma carrière. Peu de films m'ont autant déterminé que *La Leçon de piano*. Et me retrouver face à vous, sur une scène... Vous avez écrit des rôles pour des femmes magnifiques, avec de la volonté et une âme... Des femmes avec une âme, de la volonté et de la force. Pas des victimes, pas des objets. Et
10 je serai très bref. Il me reste quelques noms.

Une note pour les gens de mon âge, les jeunes de ma génération. Ce sont les notes des dernières années dans ce monde de fous. Malgré les gens qui s'attachent à leurs goûts et n'aiment pas ce que vous faites, restez fidèles à ce que vous êtes.

15 Accrochons-nous à nos rêves, car nous pouvons changer le monde par nos rêves, nous pouvons faire rire les gens, les faire pleurer. Nous pouvons changer leurs idées, leurs esprits. Et en changeant leurs esprits nous pouvons changer le monde. Ce ne sont pas que les hommes politiques et les scientifiques qui peuvent changer le monde, mais aussi les artistes. Ils le font depuis toujours. Il n'y a pas de limites à notre ambition à part celles que nous nous donnons et celles que les autres nous donnent.
20 bref, je pense que tout est possible à qui rêve, ose, travaille et n'abandonne jamais. Et puisse, je l'espère, ce prix en être la preuve la plus rayonnante.

Discours de Xavier DOLAN, à l'occasion de la remise du Prix du jury pour son film *Mommy*. Cannes, 24 mai 2014.

DOCUMENT 2

Le roman *Faber, le Destructeur de Tristan* GARCIA, jeune auteur de 33 ans, s'ouvre sur ces mots, prononcés par le narrateur :

« Nous étions des enfants de la classe moyenne d'un pays moyen d'Occident, deux générations après une guerre gagnée, une génération après une révolution ratée. Nous n'étions ni pauvres ni riches, nous ne regrettions pas l'aristocratie, nous ne rêvions d'aucune utopie et la démocratie nous était devenue égale. Nos parents avaient travaillé, mais jamais ailleurs que dans des bureaux, des écoles, des postes, des hôpitaux, des administrations. Nos pères ne portaient ni blouse ni cravate, nos mères ni tablier ni tailleur. Nous avons été éduqués et formés par les livres, les films, les chansons – par la promesse de devenir des individus. Je crois que nous étions en droit d'attendre une vie différente. Nous avons fait des études – un peu, suffisamment, trop –, nous avons appris à respecter l'art et les artistes, à aimer entreprendre pour créer du neuf, mais aussi à rêver, à nous promener, à apprécier le temps libre, à croire que nous pourrions tous devenir des génies, méprisant la bêtise, détestant comme il se doit la dictature et l'ordre établi. Mais pour gagner de quoi vivre comme tout le monde, une fois adultes, nous avons compris qu'il ne serait jamais question que de prendre la file et de travailler. À ce moment-là, c'était la crise économique et on ne trouvait plus d'emploi, ou bien c'était du travail au rabais. Nous avons souffert la société comme une promesse deux fois déçue. Certains s'y sont faits, d'autres ne sont jamais parvenus à le supporter. Il y a eu en eux une guerre contre tout l'univers qui leur avait laissé entr'apercevoir la vraie vie, la possibilité d'être quelqu'un et qui avait sonné, après l'adolescence, la fin de la récréation des classes moyennes. On demandait aux fils et aux filles de la génération des Trente Glorieuses¹ et de Mai 68 de renoncer à l'idée illusoire qu'ils se faisaient de la liberté et de la réalisation de soi, pour endosser l'uniforme invisible des *personnes*. Beaucoup se sont appauvris, quelques-uns sont devenus violents. La plupart se sont battus mollement afin de rentrer dans la foule sans faire d'histoires. Ils ont tenté de sauver ce qui pouvait l'être : leur survie sociale. J'ai été de ceux qui ont choisi de baisser la tête pour pouvoir passer la porte de mon époque – mais pas Faber, hélas ou heureusement.

Et pour cette raison il n'a cessé de me hanter. »

Tristan GARCIA, *Faber, le Destructeur*, Éditions Gallimard, 2013.

¹ Période de forte croissance économique de trente ans débutant au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

DOCUMENT 3

L'article qui suit a été rédigé à la parution de l'enquête « Génération quoi ? », portant sur l'état d'esprit des jeunes d'aujourd'hui.

La vie en noir

Interrogés sur leur devenir personnel, les jeunes répondants sont près des deux tiers à se déclarer plutôt ou très optimistes. En revanche, le regard qu'ils portent sur le destin de leur génération est extrêmement sombre. Vingt ans n'est pas le plus bel âge de la vie, pensent-ils majoritairement (à 51 %). Les mots-clés librement choisis pour

5 définir leur génération sont édifiants : « sacrifiée », « perdue ». Et encore (après « Y », « Internet », « connectée »), « désabusée », « désenchantée », « galère »... « Autant "sacrifiée" est un terme qui a pu être induit par le discours des médias, analysent Cécile Van de Velde et Camille Peugny, autant "perdue" semble un choix spontané. » Donc révélateur.

10 Seuls 25 % des 18-25 ans ont la conviction que leur vie sera meilleure que celle de leurs parents. Ils sont 45 % à imaginer qu'elle sera pire, 29 % qu'elle sera semblable. Près d'un tiers (33 %) sont persuadés qu'ils ne connaîtront jamais autre chose que la crise. Quant à la vie de leurs propres enfants, 43 % pensent qu'elle sera encore pire que

15 la leur. À toutes ces questions, les jeunes femmes répondent de façon encore plus pessimiste que leurs congénères masculins. « Ces pourcentages sont très élevés, sachant que les jeunes sont, dans la plupart des enquêtes, plus optimistes que leurs aînés. Ils le sont d'ailleurs dans cette enquête concernant leur avenir personnel, remarque M. Peugny. Ce qui apparaît ici, c'est le poids du discours de crise dans lequel nous baignons désormais, et le sentiment d'être pris dans une spirale du

20 déclassement ».

Deux pondérations à apporter, selon lui, néanmoins. Les participants peuvent avoir été tentés de « surjouer un discours noir et cynique, ce qui est une manière de conjurer le sort ». Surtout, cette génération est fortement clivée en fonction des parcours et des statuts, précaires ou non. Ce n'est pas une mais des jeunesses qui se dessinent.

25 En passant des étudiants ou salariés en CDI aux chômeurs-intérimaires-inactifs, le pessimisme gagne 20 points. L'expérience du chômage affecte fortement la projection dans l'avenir.

.../...

Un vent de révolte

30 Une Cocotte-Minute qui n'aurait pas de soupape. Telle est l'inquiétante image choisie par les deux sociologues pour décrire le « fort potentiel de révolte » perçu au travers de cette vaste enquête. « C'est une génération qui veut entrer de plain-pied dans une société vieillissante. Elle enrage de piétiner à son seuil. Elle ne veut rien renverser, elle n'est pas en conflit de valeurs, mais elle trouve toutes les portes fermées, et elle envoie un avertissement. »

35 Besoin d'expression étouffé. Frustrations de ne pas avoir de place, de n'obtenir aucune reconnaissance sociale, de ne pouvoir devenir des citoyens à part entière, dotés d'un travail et d'un logement. Trajectoires déviées parce que l'emploi trouvé ne correspond pas aux études. Craintes pour l'avenir. Défiance vis-à-vis du politique... « Ce sentiment d'être privés de l'essentiel constitue un terreau fertile à la contestation. »

40 Jamais la jeunesse, en France, n'a été aussi éduquée. Lorsqu'ils sont chômeurs, stagiaires, coincés dans l'intérim, ces enfants de la démocratisation scolaire et de la mondialisation culturelle, extrêmement informés, vivent comme une indignité de devoir se contenter de survivre alors que leurs études ont fait naître de forts espoirs. D'où cette frustration existentielle et cette capacité à développer un discours de plus en plus critique sur l'épreuve sociale qu'ils traversent. « Un "nous" pourrait se former, croient les sociologues, si les diplômés étaient rejoints par les jeunes en désespérance sociale. »

50 À la question « Est-ce que tu participerais à un mouvement de révolte type Mai 68 demain ou dans les prochains mois ? », ils sont 61 % à dire oui. Tous quasiment égaux dans la colère, femmes et hommes tirés d'affaire et jeunes en galère... 66 % des intérimaires. 63 % des chômeurs. 60 % des étudiants. Et même 54 % des employés en CDI !

Pascale KRÉMER, « Frustrée, la jeunesse française rêve d'en découdre »,
Le Monde, n° 21495, 26 février 2014.

DOCUMENT 4

Elle s'est posée dans la pénombre, derrière le décor, les jambes tendues en grand écart dans un ultime étirement. Elle a vérifié une fois encore les rubans de ses chaussons, assoupli une fois encore ses pointes, ajusté une fois encore sa coiffure. « Spectacle dans deux minutes », lâche un haut-parleur. Les danseurs ont le visage
5 fermé. C'est le moment tant redouté, entre le désir de se ruer sur scène et celui de s'enfuir en courant. Des ombres légères me frôlent, glissant furtivement comme des fantômes pressés. Créatures longilignes, extraterrestres graciles... Je suis sur une planète incandescente : celle de la danse.

Rare privilège, j'ai suivi une étoile, mon amie Delphine Moussin, l'une des stars
10 du ballet de l'Opéra de Paris, et me suis fait tout petit dans un repli du rideau, sur le plateau du Palais Garnier, installé sur la ligne invisible entre deux mondes, les coulisses et la scène, la réalité et l'imaginaire. De là, je perçois la respiration des danseurs, leurs brefs mots d'encouragement, et le bruissement sourd de la salle, souffle de la bête qui va les aspirer. Des applaudissements ont salué l'entrée du chef, les premières notes de
15 musique montent comme un appel. Delphine se tend, prend une profonde inspiration. La lumière explose. Le rideau est levé. Déjà, elle s'est élancée dans l'arène, souriante, légère, superbe. La voilà princesse.

Combien d'efforts, de persévérance, a-t-il fallu pour en arriver à cet instant
20 magique ? Quel est le secret de ces danseurs d'exception ? Pour le découvrir, il faut arriver dès le matin. Entrée des artistes, accès restreint. Les princes et les princesses portent des jeans et arrivent en scooter, mais leur allure les trahit : silhouette filiforme, dos plat, démarche de canard. Ils sont les élus de l'implacable sélection opérée par l'école de danse de l'Opéra, six années d'épreuves pour façonner leur corps selon l'esthétique classique et tenter d'intégrer le ballet de l'Opéra (deux ou trois par an). « J'ai
25 travaillé, travaillé, travaillé, m'a raconté Delphine, qui fut engagée à 15 ans. C'était très dur, mais je le voulais tellement ! » Voilà la première clef : la passion. Ballerine à Garnier, ce n'est pas un métier. C'est une fièvre, une obsession. Et la compétition ne s'arrête jamais. Pour ne pas être cantonnés au rôle ingrat du dernier cygne du fond de la
30 scène, les danseurs passent un concours annuel avec l'espoir d'accéder au grade supérieur : quadrille, coryphée, sujet, premier danseur. Une ou deux places par an, là aussi. Elle est longue, la route vers le firmament.

.../...

Garnier est un lieu de mystère. Dans les couloirs, je devine l'ombre de jeunes filles au long cou, j'entends des pointes pressées qui courent sur le parquet... Ici, des dizaines de Giselle, de Juliette, de Roméo ont transpiré avant d'aller agoniser sur scène.

35 Ici, on a dansé, dansé, dansé avec un amour fou pour cet art. Et ici, on danse encore, envoûté par la mémoire du lieu, entraîné par ses fantômes. L'écho d'un piano me guide vers un escalier qui mène là-haut, près du dôme doré. « Studio Noureev ». Le danseur de légende, qui a dirigé la compagnie dans les années 80, a donné un vaste répertoire de ballets romantiques à la compagnie et imposé son style. « Pisda, *les pieds* ! » hurlait-

40 il à Delphine, alors petite ballerine : « Mauvais, les pieds ! » Discipline, travail, rigueur : ce sont d'autres clefs du succès.

Dominique SIMONNET, « Des étoiles qui touchent le ciel »,
Muze, n° 38, octobre 2007.